

New York, pour le meilleur et pour le pire

Une anthologie éditée par John Freeman

textes traduits de l'anglais (États-Unis)
par Justine Augier et Annie-France Mistral

ACTES SUD

SOMMAIRE

Introduction par John Freeman	11
<i>Plein nord</i> , Garnette Cadogan.....	25
<i>Des choix</i> , Dinaw Mengestu	39
<i>Toutes les nuits, une petite mort</i> , Patrick Ryan.....	47
<i>Miss Adele et les corsets</i> , Zadie Smith	63
<i>Aux abords des ténèbres</i> , Colum McCann.....	84
<i>Suicides d'enfants</i> , Maria Venegas.....	89
<i>Éviction partielle</i> , DW Gibson	95
<i>Quatre ans de plus</i> , Jonathan Dee	112
<i>Alors, où sommes-nous?</i> , Lawrence Joseph	125
<i>Aller-Retour</i> , Akhil Sharma.....	127
<i>Des étrangers aux compétences extraordinaires</i> , Taiye Selasi	131
<i>Un courtisan raté : Lorenzo Da Ponte en Amérique,</i> Edmund White.....	149
<i>Un prêté pour un rendu, aussi simple que ça</i> , Jeanne Thornton ...	159
<i>Présentations</i> , Dave Eggers.....	173
<i>Mon Park Slope</i> , Chaasadahyah Jackson	176
<i>À une minute ou deux de l'incendie</i> , Téa Obreht.....	181
<i>Service compris ou incompris : les New-Yorkais vus du bar,</i> Rosie Schaap.....	191
<i>Un quartier divisé</i> , Sarah Jaffe.....	199
<i>Mes débuts</i> , Junot Díaz	215
<i>Mécanique</i> , Bill Cheng.....	218
<i>Le Sixième District</i> , Jonathan Safran Foer	227
<i>Techniques mixtes, dimensions variables</i> . Michael Salu.....	234
<i>Au coin de la Première Avenue et de la 2^e Rue</i> , Hannah Tinti.....	248
<i>Zapata Boulevard</i> , Valeria Luiselli.....	258

<i>Home</i> , Tim Freeman	275
Introduction aux <i>Petites fatalités 1912</i> , Teju Cole.....	282
<i>Petites fatalités 1912</i> , Teju Cole	284
<i>En quête</i> , Victor LaValle	304
<i>Si les riches asphyxient la création, je quitte New York,</i> David Byrne.....	313
<i>Voyageuse dans le métro</i> , Lydia Davis.....	319
<i>Walt Whitman sur Further Lane</i> , Mark Doty.....	326
<i>À propos des auteurs</i>	339

*Ce livre est pour mon frère Tim, qui vit dans les
deux versions de la ville.*

INTRODUCTION

John Freeman

Il y a quelques années, j'ai acheté un appartement à Manhattan grâce à un héritage reçu de ma grand-mère, fille d'un ancien avocat de la Standard Oil. Elle avait enterré trois maris, bien géré son argent et a ainsi pu, d'un coup et de façon posthume, me hisser d'une classe sociale à une autre.

Pendant ce temps-là, de l'autre côté de la ville, mon plus jeune frère vivait dans un foyer pour sans-abris.

Il n'était pas loin – à moins d'un kilomètre et demi –, dans le deuxième ou troisième foyer à l'accueillir depuis qu'il vivait en ville. Il est déjà assez gênant de parler d'argent, dans la plupart des cas, mais ça le devient plus encore lorsque la famille est impliquée. Je souhaiterais donc préciser brièvement que mon frère avait lui aussi reçu sa part d'héritage, mais qu'il ne pouvait y avoir accès immédiatement à cause des troubles mentaux dont il souffrait. Il a toujours affronté sa maladie avec courage et pris les précautions nécessaires pour gérer son état. L'une des premières choses qu'il a faites, en arrivant à New York, a été de s'enregistrer auprès d'un hôpital et de se servir de sa carte d'assurance maladie pour obtenir ses médicaments.

Malgré tout, son installation en ville semblait une très mauvaise idée pour lui. De loin, on avait l'impression de regarder un accident de voiture au ralenti. Mon autre frère, mon père et moi-même avons tenté de le convaincre, nous l'avons prévenu – imploré même – de ne pas emménager à New York. Mon père lui avait raconté des histoires épouvantables du temps où il y avait vécu, dans les années 1970. Je lui avais expliqué à quel point il pouvait être difficile ne serait-ce que de dormir certaines

nuits, à cause de la chaleur, du bruit, des pulsations constantes de la ville. Mon frère aîné lui avait parlé des difficultés à trouver du travail, difficultés que connaissait bien mon jeune frère parce qu'il venait de passer plus d'un an à postuler à différents boulots. Conseiller, rédacteur technique, assistant bibliothécaire ; n'importe quel métier ayant trait aux mots et payant mieux que le salaire minimum. Il était titulaire d'une licence et avait publié dans des journaux.

Mais au final, rien de tout cela n'a compté. Il n'a pas trouvé de travail, a eu l'impression de ne pouvoir rester là où il vivait – Utica –, a donc pris un train pour New York et s'est présenté dans un foyer. Il ne possédait quasiment plus rien car il avait tout donné ou vendu. Il emportait une valise, un ordinateur portable avec lequel il dormait pour ne pas se le faire voler, et un téléphone mobile sans abonnement ; autant de biens considérés comme luxueux dans une grande partie du monde mais je peux assurer que, dans le cas de mon frère, ils représentaient les fragiles amarres auxquelles sa vie tenait, lui permettant de passer outre son environnement immédiat pour entretenir une connexion ténue au monde extérieur. Il nous informait de ses faits et gestes *via* Facebook : de quel foyer il s'était fait virer pour cause de bagarre ou d'insultes, dans quel endroit insolite il avait passé la nuit – le ferry pour Staten Island, les toilettes d'une gare routière d'Albany. Il a fini par échouer dans ce dernier foyer qui faisait figure, à certains égards, d'ultime recours, il y a vécu un moment tout en suivant une formation professionnelle.

Durant toute cette période où mon frère a été sans abri, je ne l'ai jamais invité chez moi ni laissé entrer dans mon appartement. J'aime mon frère. Il peut être gentil et très drôle, se montrer doux et aimable avec les personnes âgées. Même lorsqu'il gagnait moins de dix mille dollars par an, il passait des heures chaque semaine à faire du tutorat et à donner des cours d'anglais. Je connais peu de gens qui soient aussi intelligents que lui et chaque fois que je le vois, je me souviens de la chance que j'ai de l'avoir pour frère. Je me souviens aussi de ma chance d'être né, pour des raisons impénétrables, avec une structure génétique légèrement différente de la sienne, grâce à laquelle je m'épanouis sous l'effet du stress qui rend sa vie impossible. Ce n'est pas juste mais j'ai décidé, il y a

des années, de ne pas perdre mon temps à tenter d'altérer cette différence de fortunes en me lançant dans des combats perdus d'avance – comme celui de l'aider à trouver un logement. J'ai fait l'expérience de partager un appartement avec mon frère et j'en ai conclu qu'il était préférable, pour nous deux, de ne pas vivre ensemble. À cette époque, ma petite amie et moi envisagions de réunir nos appartements qui étaient contigus. La culpabilité ne l'a pas emporté sur ma décision d'éviter de mettre en danger notre relation amoureuse en nous exposant à la pression d'héberger mon frère. J'avais vu la tension que sa présence avait causée chez mes parents. Et puis je savais que mon frère serait conscient des difficultés qu'il aurait créées et que ce serait mauvais, pour lui aussi. C'est en tout cas ce que je me racontais.

Nous communiquions donc sur Facebook et échangeions des e-mails, et puis nous nous sommes retrouvés une ou deux fois pour déjeuner dans un *diner*. L'une de ces fois, il est arrivé les traits creusés mais avec une vitalité que je ne lui avais pas connue depuis des années. J'ai même failli ne pas le reconnaître. Il marchait beaucoup et la nourriture du foyer était si mauvaise qu'il avait perdu près de vingt kilos. Son air triste l'avait quitté et il ressemblait davantage au frère avec lequel j'avais grandi en Californie, à ce beau type qui tombait les filles, un *golden boy*. Ayant minci, il avait plus d'énergie et il la dépensait en bataillant avec les bureaucraties des services sociaux de la ville. Il avait postulé à un programme ouvrant la possibilité de recevoir une aide au logement et envoyé son CV à la bibliothèque. Dans l'attente de réponses, il travaillait à Harlem où il distribuait des journaux gratuits à l'entrée du métro. J'ai compris en lui parlant que lui offrir refuge chez moi aurait été une erreur ; malgré toutes les difficultés, il cherchait à nous prouver, mais surtout à *se* prouver, qu'il pouvait y arriver tout seul. Pourtant, je me suis senti obligé de lui donner quelques centaines de dollars avant qu'il ne retourne à sa vie.

Je n'avais aucun moyen de le prévoir alors mais mon frère est parvenu à ses fins et il a quitté le foyer. Il a trouvé un logement pour lequel il touchait des allocations et, pendant un temps, il a réalisé son rêve de vivre seul à New York. Au début, il adorait sa nouvelle vie. Mais avec le temps et la menace constante qui

planait sur ses prestations sociales, il s'est progressivement fatigué de la ville et de la pression qu'elle exerce – avec cette façon qu'elle a de rendre tout plus ardu, davantage encore lorsqu'on a besoin de son aide. Il est finalement rentré à Utica puis parti pour Dallas, où il semble vraiment heureux à présent. Il y fait bon, il a une voiture et des occupations variées. Il y connaît une certaine paix, vit sans stress, et même s'il est devenu républicain, je l'aime toujours. Je *like* souvent ses photos sur Facebook.

Mes sentiments pour cette époque où mon frère vivait à New York restent encore un mystère pour moi et je crois qu'il en sera toujours ainsi. La juxtaposition de nos destins et fortunes respectifs me semble simplement trop difficile à assimiler. Trop d'inégalité. Pendant qu'il habitait New York, je me suis rarement réveillé après six heures du matin. Je travaillais alors pour un magazine britannique et devais souvent partir pour Londres durant de longues périodes. J'y vivais la moitié du temps, prenais l'avion tous les mois, parfois toutes les semaines, ce qui a fini par bousiller mon horloge biologique. Pendant ce temps-là, il vivait dans un foyer à quatre rues de chez moi. Certains matins, quand j'étais en ville, je restais debout à la fenêtre de mon appartement, buvais mon premier café en regardant l'aube éclairer les murs du parking d'en face. Certains de ces matins, il a bien dû passer devant mon immeuble tandis qu'il marchait de son foyer vers la station de métro, où il prenait la ligne 1 en direction du nord pour aller distribuer des journaux, mais il n'a jamais sonné à la porte. A-t-il parfois levé les yeux pour voir si j'étais là, à m'inquiéter pour lui, à me demander s'il s'était fait virer de son foyer à cause d'une énième bagarre? Une fois, alors qu'il avait quitté le foyer et trouvé son appartement, je lui ai demandé pourquoi il ne s'était jamais arrêté chez moi en chemin. Il a répondu : "Il faisait froid et je ne voulais pas arriver en retard au boulot."

*

Je raconte cette histoire aujourd'hui car la façon dont nous parlons de l'inégalité doit changer. Les raisons de son existence sont aussi complexes que celles qui ont conduit mon frère dans un foyer. Il ne s'agit pas juste de *nous* et *eux*, de riches et de pauvres.

En fait, il n'est pas rare que ces prétendues divisions traversent une même famille, comme la mienne. Je sens que je devrais ici m'excuser de mettre en avant ce fait et ajouter, en guise d'avertissement, que l'expérience d'avoir été témoin de la vie de sans-abri de mon frère reste infiniment moins difficile que celle qu'il a faite, lui. Par ailleurs, je sais pertinemment que des tas de gens ont souffert bien davantage que nous deux. Tout cela est vrai je suppose, mais nous conduit dans une impasse. Classer les souffrances crée une fausse hiérarchie de la douleur, comme s'il pouvait exister une méthode pour comparer et peser les chagrins, en utilisant des critères tels que le manque de confort physique, les frustrations professionnelles ou l'absence d'espoir. Cela nous permettrait, en quelque sorte, d'affirmer que certaines formes de souffrance sont acceptables et d'autres pas.

La notion de proximité est au cœur de la vie urbaine et lorsque des gens souffrent dans la ville, parmi les autres citadins, cela crée une tension qui nous affecte tous. Bill de Blasio a été élu maire en partie parce que la façon dont il a raconté New York, à la lumière du *Conte de deux villes*^{*}, a touché une corde sensible chez les électeurs. Il a décrit l'inégalité comme étant "le problème central de notre époque" et les New-Yorkais se sont reconnus dans sa frustration, dans sa passion, dans son rêve de faire de la ville une ville meilleure. Je crois qu'il est juste aussi de dire qu'ils se sentaient galvanisés par le sentiment, transmis durant la campagne du futur maire, qu'à force de s'élargir, le fossé entre riches et pauvres, nantis et démunis, avait rendu New York intenable. Le récit que l'on fait de la ville – comme lieu singulier, cité de tous les rêves – se déchire quand on le confronte à cette réalité : à New York, les disparités entre les revenus n'ont jamais été aussi fortes.

Il semble nécessaire de rappeler ici quelques chiffres, pour ceux qui n'auraient pas suivi les informations. À New York, près de la moitié de la population flirte avec le seuil de pauvreté et lors des deux dernières décennies, les différences de revenus ont retrouvé

* Le titre original du recueil (*Tales of Two Cities*) reprend celui du roman de Charles Dickens (*A Tale of Two Cities, A Story of the French Revolution*, 1859), référence récurrente dans l'élaboration du projet comme dans certains des textes qu'il a inspirés. (N.d.É.)

le niveau qu'elles avaient atteint juste avant la Grande Dépression. Les un pour cent de New-Yorkais les mieux payés ont vu leur revenu moyen bondir de 452 000 à 717 000 dollars entre 1990 et 2010, tandis que le salaire moyen des dix pour cent les moins bien payés passait de 8 500 à 9 500 dollars, soit un pourcentage d'augmentation nettement moins élevé. Pendant cette même période, la concentration des richesses a aussi été remarquablement biaisée en faveur des très riches. En 1990, dix pour cent des foyers les plus aisés gagnaient trente et un pour cent des revenus générés à New York ; en 2010, ce chiffre était passé à trente-sept pour cent. Et les très riches représentent une large proportion de ce groupe : en 2009, les un pour cent les plus riches gagnaient plus d'un tiers des revenus de la ville. C'est très clair, les riches s'enrichissent et les pauvres s'appauvrissent.

Et la classe moyenne, comme c'est le cas dans le reste du pays depuis quelque temps, disparaît progressivement. Juste avant l'élection de Bill de Blasio, James Surowiecki a écrit un éditorial visionnaire dans le *New Yorker*, détaillant les raisons de ce phénomène. Les revenus de la ville restent extrêmement dépendants du secteur de la finance. Ainsi, les un pour cent les plus riches fournissent quarante-trois pour cent – chiffre stupéfiant – des impôts prélevés sur le revenu. Et pourtant, ce même secteur de la finance est responsable de l'inégalité grandissante entre les salaires. Pendant ce temps, les métiers qui soutiennent traditionnellement les classes moyennes – métiers de l'industrie par exemple – ont disparu. D'après Surowiecki, les coûts sont simplement devenus trop élevés à New York pour qu'on résiste à la tentation d'installer ailleurs usines, ateliers et chantiers navals.

Ces chiffres racontent une version extrême de ce qui se produit un peu partout aux États-Unis, tandis que les gens quittent les banlieues pour retourner s'installer en ville, faisant grimper les prix de l'immobilier et des loyers. New York a vécu ce phénomène de façon exacerbée. Parmi ses habitants, ceux qui ne font pas partie des dix pour cent les plus riches ont connu des augmentations de revenus modérées mais font face à des hausses de loyer désastreuses : le loyer moyen a augmenté de soixante-quinze pour cent entre 2002 et 2012. Il est aujourd'hui trois fois supérieur à la moyenne nationale. Par conséquent, près d'un habitant sur

trois dépense plus de cinquante pour cent de ses revenus annuels pour payer son loyer. De nombreux New-Yorkais n'ont donc pas les moyens de louer – sans parler d'acheter bien sûr. Le district de la ville qui dépense le plus haut pourcentage de revenus en loyer – le Bronx, où le foyer moyen dépense soixante-six pour cent de ses revenus pour louer un quatre-pièces – est aussi le plus pauvre. Incidemment, c'est là que se trouvait l'appartement de mon frère.

*

Cette situation n'est pas tenable. De plus, le fossé entre la réalité de New York et ce qu'il prétend être – dans sa mythologie et sa pop culture, dans les images que l'on retient lorsqu'on le visite, dans sa littérature – ne semble pas non plus supportable. J'aimerais que cette anthologie puisse contribuer à diminuer l'écart entre nantis et démunis, et je crois qu'elle le pourrait en s'attaquant à ce deuxième fossé ; en pensant, rêvant et décrivant ce que c'est que vivre à New York aujourd'hui. Qu'y ressent-on ? Qu'y voit-on ? Quelles histoires choisissons-nous de raconter sur nous-mêmes ? Et comment les inégalités – si tant est que ce soit le cas – ont-elles transformé la ville ?

En janvier 2014, j'ai pris contact avec un certain nombre d'écrivains qui vivent ou ont vécu à New York et s'y sentent chez eux. Trente d'entre eux ont répondu. La présente anthologie résulte de leur engagement quant à cette question et leurs réponses ont pris des formes très diverses. On trouvera des Mémoires et des nouvelles, un collage, des reportages, un essai sur les barmans, un récit de voyage urbain, des fragments d'affrontements opposant propriétaires et locataires au tribunal, de l'histoire orale, un poème, et même une série de tweets transformant des titres de presse de 1912 en une sorte de poème sur la violence et la propension de la ville à broyer ses habitants.

Voilà donc la ville telle que ses habitants la ressentent aujourd'hui, une ville pleine de *bodegas** disparues et de fantômes d'un passé plus éclectique et mélangé. Dans la nouvelle de Zadie Smith,

* Terme typiquement new-yorkais décrivant une petite épicerie de quartier. (N.d.T.)

une drag-queen vieillissante, qui a réussi à garder son appartement à Chelsea, déambule dans le quartier et trébuche sur les ombres d'un passé qui n'est plus. L'époque des loyers bon marché est révolue, pour l'heure, et certains auteurs racontent ce qui a ainsi été perdu – au-delà des revenus disponibles. Hannah Tinti se souvient avec tendresse de son premier logement au loyer contrôlé, dans le Lower East Side, et du type coiffé d'une crête iroquoise, gay et armé, qui protégeait les lieux et en était devenu la conscience. L'aurait-elle rencontré sans le contrôle des loyers ?

La gentrification, souvent désignée comme *le* fléau new-yorkais – alors qu'il s'agit seulement d'un symptôme de sa mauvaise santé économique –, est à double tranchant ; tout le monde rêve de progression sociale, même si elle implique que l'on abandonne certaines choses derrière soi. Chaasadahyah Jackson, quinze ans et élève au 826NYC, centre de soutien scolaire ouvert, chronique le déménagement de sa famille de Crown Heights à Park Slope, et décrit les conjectures faites par ses camarades sur sa vie dans son nouveau quartier. Dave Eggers signe l'introduction au récit de cette jeune fille, et explique pourquoi son organisation s'engage à fournir une tribune pour les histoires comme celle-ci. Quant à Sarah Jaffe, elle fait le voyage en sens inverse, de Park Slope à Crown Heights, où le combat mené par des locataires pour obtenir des services de base la conduit aux séances de consultation organisées par la municipalité, pour discuter de l'augmentation des loyers contrôlés.

Texte après texte, ce recueil revient aux thématiques qui forment le cœur des problèmes du New York d'aujourd'hui, identifiant les points de tension les plus douloureux, parmi lesquels la question du logement reste une inquiétude constante. J'ai montré à mon frère l'ébauche de cette introduction et il a écrit un essai en réponse, inclus ici, qui décrit les sept mois terribles pendant lesquels il a été sans abri. La seule menace de perdre son logement peut être presque aussi éprouvante. Le récit drôle et touchant de Jeanne Thornton décrit comment elle s'est accrochée à un boulot stressant et punitif pour continuer à payer un appartement dont un ami à la rue fit aussi son squat. Dans son histoire orale déchirante, DW Gibson donne à entendre la voix d'un avocat défendant des locataires dont les droits ont été violés. L'une

de ses clientes poursuit en justice son propriétaire parce qu'il a détruit les salles de bains de ses locataires, sous couvert de rénovation, rendant les appartements invivables pour en pousser les habitants au départ. Alors cette femme demande : "Qui fait ça à d'autres gens, à d'autres êtres humains?"

À la lecture de ces textes, l'impression se dégage que le New York moderne – et peut-être toutes les villes d'aujourd'hui – est défini par les défis qu'il impose à ceux qui luttent pour obtenir droits élémentaires et dignité. Et comme le raconte Dinaw Mengestu, dans un texte faisant le récit de sa venue à New York afin de trouver les meilleurs soins possibles pour son enfant autiste, certains franchissent ces obstacles plus facilement que d'autres. Maria Venegas défend la même idée quand elle se souvient d'avoir travaillé dans un centre d'activités parascolaires de Brooklyn, alors qu'une épidémie de suicides sévissait parmi les élèves très stressés. Taiye Selasi donne vie dans son texte aux sacrifices que doivent faire certains parents, et à la difficulté que d'autres ont même à les imaginer, en racontant l'histoire d'un Russe, de sa fille, d'un chauffeur de taxi venu d'Asie et d'une prostituée.

Pourtant, la ville reste pleine de promesses et continue de se dresser comme un phare pour les nouveaux arrivants. Selon David Byrne, elle a besoin de cet afflux pour régénérer sa créativité. Dans un essai sur l'un des librettistes de Mozart venu à New York au début du XIX^e siècle, Edmund White rappelle qu'il a toujours été difficile d'immigrer en Amérique, surtout quand on a l'intention d'y faire connaître une culture étrangère. La famille d'Akhil Sharma a quitté l'Inde pour s'installer aux États-Unis dans les années 1970. Dans un court récit, il raconte qu'il a grandi en Inde, exposé à de tels niveaux de pauvreté qu'il ne pourra jamais se sentir pauvre à New York. Grâce à ce cadeau empoisonné il a pu, des décennies plus tard, quitter un travail lucratif dans la finance pour se consacrer pleinement à l'écriture, sans pour autant être tout à fait protégé de la perte de prestige qui va de pair avec celle d'un gros salaire.

Les tensions créées par les mouvements ascendants, descendants, latéraux et transversaux – par la façon dont chacun se positionne dans la compétition qui met en jeu les vies des habitants et les récits qu'ils en font – donnent aux rencontres new-yorkaises

une charge particulière, qui s'apparente parfois au danger. Dans l'histoire racontée par Lydia Davis, une femme voit son trajet en métro vers Manhattan perturbé par un incident qui se produit dans la voiture située derrière la sienne. Pendant une tempête de neige de l'interminable hiver 2013, un couple de riches New-Yorkais, au cœur de l'histoire de Jonathan Dee, se retrouve face à face avec les quatre-vingt-dix-neuf pour cent qui prennent le visage d'un homme prêt à exploiter financièrement le sentiment de culpabilité et l'avarice des un pour cent. Colum McCann se souvient de ses descentes dans les tunnels de Manhattan où il a conduit des recherches pour un roman. Avec prudence, il est devenu l'ami d'une femme qui vivait sous terre et il a découvert, en tentant de l'aider, la ligne étroite qui sépare un don requérant de la gratitude d'un don qui dérobe sa dignité à celui qui le reçoit.

Ce type de rencontres ne réunit pas forcément des personnes de classes sociales très différentes. Dans l'histoire racontée par Téa Obrecht, un homme originaire d'Europe de l'Est baisse la garde à la suite d'une panne de voiture, lorsqu'il rencontre un autre homme dont l'histoire ressemble à la sienne. Il finira par le regretter. Tandis qu'elle dresse la cartographie de son quartier, à Harlem, Valeria Luiselli rencontre des immigrants qui lui ressemblent malgré leur différence. Michael Salu se rend de Londres à New York pour la première fois, et se retrouve dans une ville qu'il appréhende de façon étrange, au travers de son expérience de la pop culture. En allant à des fêtes chez des gens, dans des musées, des boîtes de nuit, il comprend que la musique qu'il aime et l'a aidé à apprendre à être noir vient d'un lieu où le fait d'être noir signifie quelque chose de complètement différent.

La recherche d'une communauté à laquelle s'identifier est naturelle pour chacun, mais le singulier mélange offert par New York – tant de gens, de tant d'horizons différents et de niveaux économiques si variés – pousse ses habitants à chercher davantage encore et à se retrouver, pour mener leur quête, dans des lieux inattendus. Rosie Schaap raconte comment un bon bar peut devenir une communauté dans laquelle les différences de statuts économiques s'effacent, à condition que l'on y respecte le personnel. Patrick Ryan se souvient d'avoir rencontré, en travaillant dans l'équipe de nuit d'un cabinet d'avocats, des marginaux, des

acteurs, et un aspirant survivaliste. Quant à Victor LaValle, son récit se déploie entre l'église qu'il a connue enfant et celle à laquelle il est revenu adulte, en quête de fraternité, mais aussi dans l'idée de rendre hommage à quelque chose de plus.

Si solides soient-elles, ces communautés demeurent instables et leurs contours fluctuent alors que les quartiers changent, que la chance tourne ou que, tout simplement, la pression des factures se fait soudain insupportable. Junot Díaz se souvient d'avoir grandi dans un milieu populaire avec des amis dont les parents se démenaient pour payer leurs factures. Ils partageaient ce sort commun en restant solidaires, même quand ces amis volaient sa famille. Le besoin peut pousser à faire des choses méprisables. Dans son récit, Bill Cheng se remémore la haine de soi et la solitude générées par ses propres difficultés financières. Il a fini par se sentir comme un moins que rien, perception qu'il déchiffre à présent sur le visage des autres, maintenant que sa situation a changé.

On peut trouver la vie à New York particulièrement difficile lorsqu'on est fauché tant les signes extérieurs de richesse y sont omniprésents, comme le souligne Lawrence Joseph dans son poème sur la ville, dix ans après les attaques du 11 Septembre. Il y a de la violence dans cette richesse et ses conséquences sont mondiales. Ce qui a toujours été le cas, comme le montre la série de tweets écrite par Teju Cole, *Petites fatalités*, qui exhume des faits divers de 1912. Et cela suffit pour que l'on fasse le souhait qu'existe – comme l'imagine Jonathan Safran Foer – un sixième district qui pourrait héberger certains d'entre nous au large de Manhattan, et offrir une respiration à la ville.

*

Voilà une proposition saisissante – imaginer une ville plus vaste qu'elle ne l'est en réalité afin qu'elle puisse se réaliser pleinement. Que faudrait-il pour y parvenir? Tandis que les politiques s'affrontent sur le montant et la répartition des impôts, sur le salaire minimum, les logements à loyers modérés et les prestations sociales, les écrivains peuvent se jeter dans la bataille, faire usage de leur imagination et de leur expérience pour offrir une vision plus large, qui puisse servir le combat fondamental mené

en faveur d'une plus grande équité dans la ville. Comme le souligne Garnette Cadogan dans son texte, la distance entre ici et là-bas n'est pas si grande, et nous nous appauvrissons tous lorsque l'équité recule.

À ce titre, Walt Whitman continue de faire figure de balise magnifique, lui qui, comme le note Mark Doty dans son essai, méprisait les richesses sans s'opposer aux riches. Whitman marchait dans la ville dont il croisait les habitants et épiait les vils citoyens, leur rendant hommage dans tous ses poèmes. Pour lui, chaque être vivant méritait d'être considéré d'un même regard impartial. Voilà une évidence trop souvent oubliée.

Ce livre a été pensé comme un abri pour ceux qui souhaitent s'atteler à la tâche d'imaginer une ville plus vaste. Si tous les livres forment des sortes de temples, mon espoir est que celui-ci offre une large voûte sous laquelle trouver refuge et réconfort. Penser à New York comme à un conte de deux villes a été exaltant mais, finalement, comme cela a été mis en avant dans cette anthologie, New York est une *multitude* de villes. L'inégalité rend plus ardue leur coexistence dans un objectif commun.

Il semblait donc approprié de reverser les bénéfices de cet ouvrage à une organisation qui incarne ces convictions. De nombreux auteurs des textes qui suivent sont venus dans le Sud de Manhattan, au café librairie de Housing Works. Cet espace dédié aux arts est l'un des nombreux lieux d'échanges d'un vaste réseau de brocantes, friperies et librairies, grâce auquel des fonds sont levés pour fournir aux sans-abris de New York un logement, une formation professionnelle et une voix, surtout à ceux d'entre eux qui sont séropositifs et malades du sida. Ils ont été parmi les plus durement touchés pendant cette période de création de richesses spectaculaire qui nous a conduits là où nous en sommes. Housing Works n'a cessé de se battre à leurs côtés, avec acharnement.

Chaque fois qu'on aura l'envie de vérifier que les solutions pour en finir avec New York comme conte de deux villes ne relèvent pas du pragmatisme mais bien de l'imagination, on visitera Housing Works au 126, Crosby Street. Il s'agit d'un loft gigantesque et complètement ouvert, dans lequel s'élèvent des escaliers en spirale et courent des passerelles, un café animé où l'on trouve quarante mille livres à vendre qui ont tous été donnés – pour beaucoup par

des gens qui ne se trouvent pas du même “côté” de la fracture que les bénéficiaires de Housing Works. Peu importe. Les livres sont donnés au magasin dans l’idée optimiste de ce que représente une ville, dans l’idée que nous pouvons tous vivre ensemble. Afin d’y parvenir, chacun doit se préoccuper du bien-être de tous et chacun, pour cela, doit faire œuvre d’imagination, d’attention, et de générosité, cette qualité avec laquelle nous sommes tous en lutte – j’ai connu ce combat dans ma propre vie, avec mon frère mais aussi quand je marche dans la rue pour aller m’acheter un café et que je vois une personne qui dort dehors. Je voudrais croire que cette lutte nous définit et que son résultat n’est pas prédéterminé, que l’on peut mieux faire et que la ville aussi peut mieux faire. Dans les pages qui viennent, trente auteurs montrent à quoi ressemble aujourd’hui cette lutte.

Traduction : Justine Augier